

La Bataille de Salamine n'aura pas lieu

TEXTES DE REFERENCE

La Bataille de Salamine n'aura pas lieu

Nelson Vallejo-Gomez



Académie
de la Latinité

Rio de Janeiro, 2003

© Nelson Vallejo-Gomez
Brésil, 2003

Académie de la latinité — Siège Amérique latine

Secrétariat général

Rua da Assembléia, 10, 42^o andar, Centro, Rio de Janeiro

Tel.: 55.21.531-2310, Fax: 55.21.533-4782

Page WEB: www.alati.org

E-mail: alati@alati.org

Secrétariat exécutif à Paris

25 rue Château Landon 75010 Paris. Tél./Fax: 33.1.40.35.08.20

E-mail: nelson.vallejo-gomez@wanadoo.fr

*“Est-ce la corde de l’Arc
qui triomphe?
Est-ce la Lance coiffée de fer
dont la force est victorieuse?”*

Eschyle, *Les Perses* (l’an -472)

*“Mets-toi en prière
pendant que j’affronte
cet inégal et périlleux combat”*

Hidalgo Don Quijote de la Mancha (l’an 1605)

Disons-le carrément et mettons tout de suite les nuances nécessaires: *Salamine*¹ passe depuis l’Antiquité grecque pour être une des illustrations du paradigme² marquant la frontière entre l’Asie et l’Europe. Et c’est ce paradigme de disjonction, de séparation radicale, affrontant deux modes de vie, deux conceptions politiques supposées inconciliables, que je m’apprête à interroger de façon critique. Car, j’ai l’intuition que c’est par une boucle faite d’Arc et de Lance que nous ferons émerger des leçons inédites, qui n’aient pas de visées idéologiques, conduisant à des distorsions rhétoriques. Les oppositions irréconciliables et mani-

chéennes ignorent la complexité; pétrées qu'elles sont d'orgueil insensé et de gloire ensanglantée. De plus, nous le verrons plus loin, c'est d'un *paradigme de complexité* dont nous avons besoin pour penser de façon à relier les oppositions complémentaires nécessaires à toute représentation disjonctive des choses et des êtres. De ce fait, les deux mondes que je relie plus que je n'harmonise ne sont décalés qu'en fonction, justement, du paradigme de séparation ou de disjonction. Il faut un regard pour les saisir dans une pensée, non pas totale ou holistique, mais complexe et, pour ce qui me concerne, dans un événement singulier que ma singularité fait revivre; non pas en vue de réduire leur singularité, mais en vue de les faire valoir et voir dans une unité plurielle, qui se conçoit en vue de concorde, faute de coalition, en vue de tolérance, faute d'entente et, peut-être un jour, en vue de fraternité planétaire. Ces deux mondes garderont leur sens et leur exclusivité.

Que l'on se rassure: je ne ferai pas de "placage" historique. Je ne crois pas, en évoquant *Salamine*, aller de l'îlot de l'inconscience à celui de la distorsion, ou, comme dirait Daryush Shayegan, faire du "placage", c'est-à-dire, "*rac-corde{r} deux mondes décalés pour les intégrer dans le tout cohérent d'une connaissance*".³ Le dialogue n'est possible qu'à condition d'un manque. *Ce petit peu à cause duquel la pensée aspire à tant, à presque l'infini* (l'image est d'Henri Michaux). Et le désir en fait partie. Le désir de l'altérité, le désir de l'autre en nous-mêmes et de nous-mêmes en l'autre. Je dis que la compréhension mutuelle de deux mondes nécessite à la fois du paradigme qui les conçoit de façon disjointe et du paradigme qui les intègre dans une pensée

critique de façon complexe. Je ne désespère pas de comprendre les singularités tout en respectant leur besoin d'irréductibilité. Je voudrais saisir simplement le fil d'or du poète Jean Giraudoux, lorsqu'il donne une raison, peut-être la seule, pour laquelle *La guerre de Troie n'aura pas lieu* (Paris, 1935):

“Ulysse: Vous savez ce qui me décide à partir, Hector...”

“Hector: Je le sais. La noblesse.”

“Ulysse: Pas précisément... Andromaque a le même battement de cils que Pénélope.”

Je ne connais la *Salamine* dont nous parlerons que d'après Eschyle, Hérodote et Plutarque. Autrement dit, je n'ai que la “version grecque” ou “greco-romaine” qui, dans le cas qui nous intéresse, parle surtout des Perses. Mais cela me convient et j'en tire mon parti. Parler de l'autre dit souvent davantage sur soi-même. Eschyle, par exemple, en écrivant sa première tragédie huit ans après *Salamine*, fait une pièce de circonstance ou, pour ainsi dire, “engagée”. Le style est celui du renversement. En effet, le sujet est traité non du point de vue des vainqueurs, mais de celui des vaincus. Encore que, tout se passe comme si la leçon à tirer de la situation du vaincu était en fait une sorte de victoire, non pas pour tel ou tel royaume à la puissance pérenne, mais pour l'homme qui doit trouver le point d'orgue dans le gouvernement de soi et des autres. Et de ce fait, la situation critique du Perse aurait plus à nous enseigner sur un certain idéal civique et une certaine image du chef, c'est-à-dire sur la responsabilité civique et politique. Mais plus qu'une simple philosophie négative, tout se passe comme si, au-delà des

vanités datées et circonscrites, la question posée par le *Coryphée*, en ouverture de la pièce d'Eschyle, était une question qui, comme la mer de Paul Valéry, devrait être *toujours, toujours recommencée!* Rappelons les mots du *Coryphée*:

“Allons, Perses, prenons place sous ce toit antique, et, dans une délibération sage et profonde, dont vous sentez le besoin, examinons la situation du roi Xerxès, fils de Darius, descendant de celui qui donna nom à votre race. Est-ce la corde de l’arc qui triomphe? Est-ce la lance coiffée de fer dont la force est victorieuse?” (*Les Perses*, 93-154.)

Eschyle, Hérodote, Plutarque et tant d’autres, en poètes, historiens et/ou philosophes virent en *Salamine* la lutte entre la liberté civique des villes au régime démocratique en coalition, d’une part et l’arbitraire monarchique d’autre part. En effet, l’empire perse avait liquidé l’hégémonie assyrienne, absorbé la Médie, la Babylonie, annexé l’Égypte, la Lydie, réuni en somme toute l’Asie occidentale sous un seul sceptre. Ses succès l’avaient conduit à la mer et après avoir dompté les Grecs de l’Ionie, la tentation était venue de prendre le contrôle de toute cette mer. Or, c’est justement dans cette mer, à *Salamine*, en vue de l’Acropole d’Athènes en feu, que le grand dessein de Xerxès coula à pic. Et avec lui, le dogme de l’invincibilité du Grand Roi. Et les poètes, historiens et philosophes garderont en mémoire *Salamine* pour débattre s’il vaut mieux le *commandement d’un seul*, la fatalité, la volonté supérieure, indiscutée, révérée comme divine, ou la délibération et le *libre gouvernement*. D’après Eschyle, qui participa à la bataille de *Salamine*, la réponse à

donner à la reine Atossa, quand elle demande quel chef sert de tête et de maître à l'armée grecque, c'est:

"Ils ne sont esclaves ni sujets de personne." (*Les Perses*, 235-67.)

Assurément, le sens de la liberté change selon son contexte d'application et selon les fins et moyens auxquels on la soumet. La liberté en cours dans les cités grecques s'accommodait tant bien que mal de l'esclavage et de l'exclusion économique et politique pour beaucoup. Mais il n'en est pas moins exact que *Salamine* fait émerger dans le fracas des armes une méditation profonde sur la lutte entre la liberté civique et l'arbitraire monarchique, entre l'organisation contextuelle des lois discutées et le droit impérial absolu imposé par un seul. En effet, Artabane, le capitaine des gardes du Grand Roi Xerxès, aurait adressé à Thémistocle, le vainqueur de *Salamine*, ces paroles:

"Etranger, les lois diffèrent selon les hommes; les unes paraissent bonne aux uns; les autres aux autres. Mais ce qui semble bien à tous, c'est d'honorer et conserver les coutumes de son pays. Vous autres Grecs, avez la réputation d'admirer surtout la liberté et l'égalité; quant à nous, entre beaucoup de belles traditions, nous considérons comme la plus belle d'honorer le Roi et de nous prosterner devant lui, comme devant l'image du dieu qui conserve l'univers..." (*Vie de Thémistocle*, d'après Plutarque.)

A chacun sa coutume. Il restera à démontrer qu'une discipline consentie peut valoir et primer une discipline imposée, et par là, la voie est ouverte à des pratiques politiques

que l'abus pouvait défigurer jusqu'au ridicule, mais dont le principe ne devait cesser de faire son chemin.

Revenant à mon propos, comme s'il s'agissait d'une pièce musicale, je devrais indiquer la trame à suivre. Deux voix, la Perse et la Grecque, ne suffiront pas à faire une polyphonie complexe. Il m'en faudra d'autres, d'abord la mienne, puis ensuite la vôtre. Je commence alors par le commencement, c'est-à-dire par la fin, qui est dans le titre de ma communication iranienne: *La bataille de Salamine n'aura pas lieu*.

Quelles sont donc les raisons pour lesquelles *Salamine* n'aura pas lieu? Et, quel enjeu y a-t-il pour nous autres, contemporains, à revenir sur les prémisses qui ont déterminé ce conflit légendaire? Pourrions-nous encore y souligner les avertissements intemporels? Ceux-là mêmes, en effet, qui vont nous permettre de dire que cette *bataille n'aura pas lieu*. Autrement dit, le sens éthique qui transcende en amont le conflit et revient ensuite en aval pour rappeler folie et sagesse dûment mêlées. Car, il se pourrait que nous découvririons comme une sorte d'antidote gisant toujours au cœur d'un grand conflit et qui, soigneusement activé, maintienne une grande crise en suspens, sans jamais en vérité lui permettre de s'accomplir. Un peu comme la part de folie que toute raison redoute et dont pourtant elle a besoin pour entretenir la complémentarité indispensable au dialogue, autrement dit, au déroulement du dis-cours.

Nous allons chercher, dans la *Salamine* présentée comme une opposition, le *paradigme disjonctif* et le *paradigme de complexité*, qui nous permettent de saisir, au-delà du "dialogue des cultures", une véritable *Dialogie culturelle*,

c'est-à-dire, la prise en compte de l'irréductible — génie ou singularité — propre à tout individu dans sa spécificité inaliénable, à toute société dans sa diversité plurielle et à notre *Terre-Patrie*⁴ dans l'humanité s'accomplissant. Si comprendre la singularité inaliénable d'un individu est trop abstrait, je demande à chacun de penser simplement à sa mère ou à son enfant.

Je vais la songer, Salamine, au futur. Je vais, en effet, me situer, non pas dans un passé composé, mais dans un futur incertain. Et, de ce fait, je puis dire qu'elle n'aura pas lieu, à partir des avertissements, que j'espère explicables, relatifs au songe du roi Xerxès, d'après Hérodote, et à celui de la reine Atossa, d'après Eschyle.

Le Songe du Roi Xerxès ou à la Recherche du Critère de Vérité

En effet, chez Xerxès, le songe va apporter le critère de vérité qui valide *a priori* la décision de prendre les armes. Mais nous verrons que ce songe est précédé et suivi d'un dialogue inaccompli entre le roi perse et son oncle Artabane. Or, c'est un dialogue qui mérite d'être revisité, car il est chargé d'avertissements riches d'enseignements.

Le premier avertissement porte sur la confiance excessive et quelquefois abusive que les Princes accordent à leurs Conseillers. En effet, pour dire que *La bataille de Salamine n'aura pas lieu*, je dois me procurer quelques éléments dont l'importance capitale fut pourtant négligée. Hérodote rapporte que *Xerxès n'avait pas la moindre envie d'attaquer la Grèce*. Mais il se trouvait à son côté un homme, *qui avait sur*

*lui la plus grande influence, un certain Mardonios, apparenté au Roi Darius. Le conseiller tissait sa trame en trois mouvements: la nécessité de punir les Athéniens qui avaient, disait-il, fait tant de mal aux Perses; le plaisir à posséder un “pays splendide” — l’Europe aux arbres fruitiers et au sol très riche; et, enfin, la plus infime des flatteries, celle qui touche à l’orgueil du pouvoir absolu...“mène ton armée contre Athènes, afin que ton nom soit respecté désormais dans le monde entier, et nul n’ose encore s’attaquer à ton empire“.*⁵ Hérodote précise toutefois que ces paroles de Mardonios lui étaient dictées par son goût des aventures et son désir d’être un jour le gouverneur de la Grèce. Par conséquent, faire la part entre les intérêts particuliers de ses conseillers pour en dégager l’intérêt général, c’est peut-être le métier d’un Prince éclairé.

Le deuxième avertissement qui s’en dégage comme une leçon, c’est que l’orgueil aveugle la raison. Bien sûr, il ne s’agit pas ici du petit contentement de soi. Il s’agit du vouloir démesuré d’être sans mesure ou d’avoir pour seule mesure la limite du tout. Xerxès se veut ainsi une sorte de circonférence dont le centre est partout et la périphérie nulle part. *“Nous donnerons pour bornes à la terre des Perses le firmament de Zeus: le soleil ne verra plus une seule terre limiter la nôtre”*, aurait-il dit aux principaux personnages de son royaume, en leur annonçant son intention d’attaquer la Grèce. Xerxès aurait alors, souligne Hérodote, ouvert un débat, *pour ne pas avoir l’air de décider tout seul*. Et Mardonios prit la parole tout de suite après le roi pour dire autrement la même chose.

Mais il y avait dans l'assemblée un certain Artabane, oncle paternel de Xerxès, qui invita à réfléchir calmement avant d'agir. Je souhaite tirer de son intervention un troisième avertissement. La position d'Artabane rappelle le Coryphée de la tragédie d'Eschyle, qui demande aux Perses *dans une délibération sage et profonde, dont on sent le besoin, d'examiner la situation du roi Xerxès*. Artabane commence par dire à Mardonios de *cesser de parler sottement des Grecs, qui ne méritent pas des propos dédaigneux*. Il considère que le zèle de Mardonios relève de la calomnie. Et c'est ici que nous trouvons l'une de plus sages leçons des Perses. En effet, Artabane aurait dit:

“Non, la chose ne doit pas se faire. La calomnie est bien le pire fléau, elle qui fait deux coupables et une victime: le calomniateur est coupable, car il accuse un absent, sa dupe est coupable, car elle le croit sans s'informer au préalable de la vérité; l'absent qu'ils accusent est leur victime, car il est calomnié par l'un et passe pour un misérable aux yeux de l'autre.”⁶

Hérodote raconte qu'aux paroles d'Artabane Xerxès répliqua avec colère et lui rappela toute une lignée de glorieux guerriers. Ensuite, le roi perse donna le débat pour terminé en le clôturant comme il l'avait commencé: *“Perses, je ne veux pas vous donner ici des règles nouvelles, je vais suivre celles que je trouve tout établies”*. Autrement dit, à la guerre comme à la guerre. La nuit venue, raconte Hérodote, l'esprit de Xerxès balançait entre la sagesse d'Artabane et le poids aliénant de cette lignée guerrière, lorsqu'il eut un songe. Un homme de haute taille et de grande beauté lui apparut dans

son sommeil, une sorte de *Commandatore*, qui lui commandait de se tenir à une seule décision: s'en aller en guerre.

Le lendemain, en veille, ne pouvant prendre une telle décision à la légère, Xerxès demanda à Artabane d'accepter la nuit suivante, investi de la parure royale, d'occuper le trône pour un soir, afin de s'assurer que le songe se produirait à nouveau. Sans dire non, Artabane essaya de refuser en proposant une interprétation du rêve qui enlevait à celui-ci son caractère surnaturel. Artabane fit voir à Xerxès que l'issue n'était pas dans un "songe", aussi royal ou divin fût-il, mais dans une réflexion faisant appel à l'expérience. La position d'Artabane était d'une extraordinaire modernité, car elle allait à l'encontre de la tradition dans l'interprétation des rêves, qui en faisait alors un signe des Dieux. En effet, Artabane invitait le roi à exercer un jugement critique, en déplaçant le "critère de vérité": le faisant passer de la révélation onirique à l'analyse critique. De plus, l'oncle invitait son neveu à s'inscrire lui-même comme sujet songeant ou pensant dans l'analyse du rêve. Ainsi, expliqua-t-il le songe de Xerxès en ces termes: "*Il n'y a rien là, mon enfant, qui vienne du ciel! Les rêves qui hantent les hommes, je vais te dire ce qu'ils sont, moi qui ai tant d'années de plus que toi: ce que l'on voit en rêve, c'est d'ordinaire ce qui nous préoccupe dans la journée.*"⁷ En effet, Artabane voulait faire comprendre que l'esprit de Xerxès ne balançait pas entre deux choses différentes en nature, mais qu'il se trouvait pris au piège d'une fausse alternative: d'une part augmenter la démesure des Perses et de l'autre, la réprimer en affirmant qu'il est mauvais d'enseigner à son âme à convoiter toujours davantage. Ainsi, Xerxès se trouvait à choisir entre deux

maux le moins pire. En fait, songe ou pas songe, aval divin ou pas, les dés semblaient jetés depuis la naissance pour le roi Perse. Et le chiffre qui en sortait n'était autre que celui de la guerre.

Cependant, ne pouvant pas faire fi de la demande du roi, Artabane lui proposa pour ultime issue de prouver l'origine surnaturelle du songe, en faisant appel à une sorte de principe d'identité. Autrement dit, l'oncle laisse tomber le message en tant que tel et suggère de glisser le critère de vérité sur l'identification du récepteur du message. En effet, soit l'apparition devait se manifester devant le roi et le commander, même si ce dernier cachait la personne d'Artabane; soit l'apparition faisait la différence entre le roi et Artabane. Mais il restait une troisième possibilité. Voyons d'abord la mise en place de la preuve du songe de Xerxès par le principe d'identité:

*“Quel qu'il soit, l'être qui t'apparaît dans ton sommeil ne peut être assez naïf pour me prendre pour toi en raison de mon costume. Me négligera-t-il et refusera-t-il de m'apparaître, que j'aie mes vêtements ou les tiens, et ira-t-il te trouver, toi, voilà ce qu'il reste à savoir; s'il ne cesse pas de se manifester, je devrais reconnaître moi aussi son origine surnaturelle. Enfin! Si telle est ta décision et si rien peut t'en détourner, s'il me faut maintenant dormir dans ton lit, soit! ce sera fait, et que ton songe me visite moi aussi; jusque-là, je garderai mon opinion là-dessus.”*⁸

Ce que j'appelle la “troisième possibilité” ou le tiers exclu ne relève plus ici du raisonnement d'Artabane, qui reste enfermé dans une logique identitaire. Il s'agit du fait que l'apparition vint trouver l'oncle du roi non pour commander

ou valider l'action, ni pour identifier les personnes, mais pour prévenir Artabane en ces termes:

“c’est donc toi qui veut détourner Xerxès de marcher contre la Grèce, et pour son bien, dis-tu? Tu n’échapperas pas au châtement, pas plus à l’avenir qu’aujourd’hui, si tu essaies d’empêcher ce qui doit être. Pour Xerxès, le sort qui le menace s’il ne m’écoute pas, il en a déjà eu la révélation”.

Hérodote raconte qu’Artabane aurait pousser un hurlement et alla chercher Xerxès pour lui dire donc d’attaquer la Grèce. En somme, Artabane ne tire aucune leçon de ses propres réflexions sur une interprétation des rêves critique, puisqu’il revient à la fatalité et à concevoir le critère de vérité dans un songe et dans la divinité plutôt que dans une pensée critique.

Cette chute est très décevante, mais elle nous laisse intacte la leçon à tirer du songe du pouvoir et que j’interprète librement comme une possibilité donnée d’exercer un jugement critique, en déplaçant le “critère de vérité”: le faisant passer de la révélation onirique et de la fatalité à l’analyse critique et à la pensée complexe.

Le Songe de la Reine Atossa ou le Combat Fratricide

Le voici ce songe, tel qu’Eschyle nous le décrit dans sa première tragédie:

“Il n’est pas de nuit où je ne sois pas assaillie par des songes multiples, depuis que mon fils, équipant une armée, est parti dans le dessein de ravager la terre d’Ionie. Mais je n’en ai pas encore vu aussi nettement que la nuit dernière. J’ai cru voir venir à moi deux femmes magnifiquement vêtues, l’une

parée à la mode perse, l'autre à la mode doriennne, toutes deux surpassant de loin les femmes d'aujourd'hui, à la fois par leur taille et par leur beauté sans tâche. C'était deux sœur du même sang (...).”⁹

Soulignons d'abord l'intérêt de ce rêve pour mon propos, à savoir l'aspect fratricide d'un conflit où ceux qui vont s'affronter oublient à demi et à demi négligent leur communauté d'origine. Il semble toutefois, en effet. Il semble bien, en effet, que les combattants de *Salamine* ne conservaient guère le souvenir du jour lointain où ils s'étaient tournées le dos, dans quelque steppe au nord de la Caspienne, pour courir leur propre aventure. Les uns maîtrisaient davantage la Lance et les métiers de la mer avec son lot d'incertitude; les autres étaient des cavaliers expérimentés et réputés, qui maniaient l'Arc avec dextérité.

Il y a un autre point du songe de la reine que je voudrais souligner. Il s'agit de la personnification en femme de la Grèce et de la Perse et du fait que l'une se révolte et brise le joug de l'oppression. Eschyle décrit la suite du songe en ces termes:

“(...) mais elles habitaient, l'une la Grèce, que le sort lui avait attribuée, l'autre la terre barbare. Une querelle, à ce que je crus voir, s'était élevée entre elles. Mon fils (Xerxès), s'en étant aperçu, entreprit de les contenir et de les calmer, puis les attela à son char et leur mit les courroies sur le cou. Alors l'une d'elles se redressait sous son harnais et offrait aux rênes une bouche docile; mais l'autre regimbait, et soudain, de ses deux mains, elle met en pièces les agrès du char, qu'elle entraîne de force en dépit des rênes, et elle brise le joug en deux. Mon fils tombe et son père, Darius, paraît à ses

côtés et le plaint. Mais, en le voyant, Xerxès déchire les vêtements qui les couvrent.” (Vers 196-234.)

Plusieurs enseignements se trouvent ici en filigrane. Le premier concerne la notion propriété. Pour l’une, la terre habitée lui est attribuée par le sort, c’est-à-dire, par le destin ou la divinité. Pour l’autre, rien n’est dit sur le droit d’habitation. C’est que la Perse est peinte ici à travers le caractère propre aux Empires: imposer et soumettre à possession des territoires étrangers. Eschyle et Plutarque considèrent ce caractère du point de vue moral comme le défaut de convoitise, d’orgueil et de démesure. Dans la tradition greco-latine, le Grand roi Xerxès personnalise l’orgueil et la démesure. C’est une leçon à retenir pour tout chef politique, et qui traverse intacte vingt-quatre siècles d’histoire.

Pour finir, le songe de la reine Atossa pourrait m’aider à comprendre pourquoi la *bataille de Salamine n’aura pas lieu*, si je pouvais dire que le principe qui règle, contient et calme les différents ne saurait être imposé par la force. Seule la liberté peut librement choisir de s’atteler au char du pouvoir. La douceur et la fermeté de la femme qui brise le joug dans ce songe d’Atossa le rappelle. La liberté est une chose trop belle et trop fragile pour la forcer.

Etre vraiment libre n’est pas seulement se révolter. Ce n’est pas seulement se réformer. C’est avant tout être en mesure de se régénérer en soi-même, par soi-même et pour soi-même, dans une boucle interactive avec les autres, *qui ne sont pas si je n’existe pas. Les autres qui me donnent pleine existence* (Octavio Paz). L’avenir de la liberté individuelle, civile et politique est à la mesure de la capacité que nous avons à nous régénérer, c’est-à-dire, à dépasser nos

aliénations mentales, nos traditions archaïques et nos lois injustes.

Téhéran, ce samedi 9 mars 2002

Notes

1. *Salamine est une île grecque, en face d'Athènes, séparée de la côte attique par un détroit large de 1800m., dans lequel s'est déroulé, en septembre 480 avant la Croix, une fameuse bataille entre l'armée perse conduite par le roi Xerxès, fils de Darius 1^{er}, et la confédération des cités grecques conduite par l'Athénien Thémistocle et le Spartiate Eurybiade. Cette bataille, dite de Salamine, mit fin à la 2^{ème} guerre médique. Les Grecs appellent "Guerres Médiqes" les conflits qui les opposèrent à l'Empire perse durant le Vème siècle avant l'ère chrétienne, notamment les deux principales expéditions perses contre l'Hellade.*
2. *Le sens du terme grec paradigme fait référence à l'exemplification d'une règle ou d'un modèle. Il peut être aussi, comme chez Aristote, l'argument qui, fondé sur un exemple, est destiné à être généralisé. Michel Foucault préférerait au mot *paradigme* celui tout aussi grec d'*épistème* pour dire "ce qui définit les conditions de possibilité d'un savoir." Edgar Morin élargit le concept d'*épistème* et de *paradigme* à "toute connaissance, toute pensée, tout système noologique". Ainsi, les hommes connaissent, pensent et agissent selon les paradigmes inscrits culturellement en eux. La question n'est donc pas si le savoir, la pensée ou l'action des hommes sont vrais en soi, mais quel est le paradigme qui les organisent. Autrement dit, contrairement à Foucault, la question capitale pour Morin est: comment les savoirs des hommes sont-ils organisés? Pour répondre à cette question, il faut une révolution paradigmatique ou changement de mentalité, car "Il nous faut comprendre que la révolution d'aujourd'hui se joue non tant sur le terrain des idées bonnes ou vraies opposées dans une lutte de vie et de mort aux idées mauvaises et fausses, mais sur le ter-*

rain de la complexité du mode d'organisation des idées". In Morin, Edgar, *La Méthode 4 -Les idées*. Ed du Seuil, Paris, 1991. p. 238.

3. In *Le regard mutilé — Pays traditionnels face à la modernité*. Ed. Albin Michel, Paris, 1989, p. 105 (Ed. L'Aube, en poche, 1996) — notamment l'article: "Les deux versants du placage: occidentalisation et islamisation".
4. *Terre-Patrie* est un concept fondamental que nous trouvons dans l'œuvre d'Edgar Morin et qui permet de comprendre l'identité planétaire, à savoir l'une des cinq Grandes identités que le philosophe dégage comme constituant l'être humain du 21^{ème} siècle: 1- L'identité sociale comme noyau archaïque; 2- l'identité sociale comme Léviathan; 3- L'identité historique; 4- **L'identité planétaire**; 5- L'identité future ou l'identité humaine comme *humanité de l'humanité*.

Le concept de *Terre-Patrie* fait référence à la conscience d'une "communauté de destin" jointe à la conscience d'une "identité planétaire" commune qui, *"ne peut être la seule identité humaine abstraite, déjà reconnue par tous, peu efficace à nous unir; c'est l'identité qui vient de la filiation à une entité maternelle et paternelle que concrétise le terme de patrie, et qui apporte la fraternité à des millions de citoyens qui ne sont en rien consanguins. Voici ce qui manque, en quelque sorte, pour que s'accomplisse une communauté humaine: la conscience que nous sommes des enfants et des citoyens de la Terre-Patrie. Nous n'arrivons pas encore à la reconnaître comme maison commune de l'humanité. La patrie terrestre n'est pas abstraite, puisque c'est d'elle qu'est issue l'humanité. Tous les humains ont les mêmes ancêtres, tous sont les enfants de la vie et de la Terre. Il faut rejeter le cosmopolitisme sans racines, qui est abstrait, pour le cosmopolitisme terrien, celui de citoyen de notre petite planète singulière. En même temps, tous les ré-enracinements ethniques ou nationaux sont légitimes, à condition qu'ils s'accompagnent du plus profond ré-enracinement dans l'identité humaine terrestre. Le ressourcement dans le passé culturel est pour chacun une nécessité identitaire profonde, mais cette identité est compatible avec l'identité proprement humaine encore plus profondément enracinée*

dans le passé, et en laquelle nous devons également nous ressourcer". cf. Morin, Edgar. *La méthode 5: L'humanité de l'humanité -L'identité humaine*. Ed. du Seuil 2001, Paris, p. 244 et ssq.

5. Hérodote, *L'Enquête*, VII (5), Edit. Gallimard, Paris, 1964.
6. Idem, p. 467.
7. Idem, p. 470.
8. Hérodote, idem, p. 470 et ssq.
9. cf. Eschyle, *Les Perses* (155-195), trad. E. Chambry. Ed. Garnier, Paris, 1964.